

## Bernard Liègme

Neuchâtelois. Originaire de Cormoret. Né au Locle (Neuchâtel) en 1927, il fit des études dans sa ville natale et à La Chaux-de-Fonds, puis lycée en France, et retour en Suisse pour des études de lettres à Lausanne. Dès 1955, il se consacra à l'enseignement, occupant notamment un poste de professeur de français et d'histoire de l'art au Gymnase Numa-Droz de Neuchâtel. Il se tourna très jeune vers le théâtre, d'abord en qualité de comédien, puis comme metteur en scène et enfin comme auteur. Il participa à l'aventure des Faux-Nez avec Charles Apothéloz et, en 1959, fut l'un des fondateurs du Théâtre populaire romand, pour lequel il rédigea plusieurs pièces dont *Le Soleil et la Mort* (1965). Homme de théâtre talentueux, il explique ainsi sa démarche: « Je veux faire du théâtre un moyen d'échange entre les hommes, révéler aux spectateurs les joies et les peines d'autres hommes, toutes semblables aux leurs. » Il a pu approfondir cette réflexion dans un livre d'entretiens avec Claude Vallon, *Le Feu du Théâtre*. Il a aussi traduit Goldoni et Gyarfas en français. Il vit actuellement à Boudry (Neuchâtel).

Il a reçu le Prix de la SACD 1970, le Prix de littérature francophone du canton de Berne 2000 et le Prix de littérature du canton de Neuchâtel 2000.

Bernard Liège

---

Théâtre I

*Préface de Chales Joris*



---

*Théâtre en camPoche*  
*Répertoire*

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture,  
de la Fondation culturelle  
de la Banque Cantonale Neuchâteloise  
et du Service des affaires culturelles du canton de Neuchâtel  
La publication du présent ouvrage a bénéficié  
d'un soutien de la Fondation Leenaards

« Théâtre I », de Bernard Liège,  
deux cent soixante-quatrième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le treizième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec la collaboration de Jolanda Herradi,  
d'Huguette Pfander et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Philippe Pache  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-265-2  
Tous droits réservés  
© 2010 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## PRÉFACE

*Depuis quelques années, les pièces des auteurs suisses romands sont régulièrement représentées sur les scènes romandes : le public ne fuit pas devant leurs œuvres, bien au contraire : il y prend du plaisir. Si nous assistons à ce mouvement, c'est que des précurseurs y ont cru. Ils ont chassé la malédiction.*

ISABELLE DACCORD,  
février 2010

*Dans l'arrière-été 1956, nous sommes étendus sur l'herbe, à LA CASSARDE, non loin de la villa moderne-béton de Dürrenmatt, il fait chaud mais Bernard tire sur sa pipe (et moi qui n'ai jamais réussi à fumer la pipe, dans cette posture calme et assurée) et Marie-Lise apporte à boire, Bernard raconte tout ce que je ne sais pas du théâtre – et je fais du théâtre depuis des années sans trop le savoir, mes débuts ont été au feu de camp scout –, pas tellement ses enfances locloises, ses « théâtrales écolières », plutôt Londres et la majestueuse Angleterre du théâtre, Shakespeare à Stratford et au Globe ; Paris, qui s'était élancé à l'avant-garde, avec ses artisans-animateurs, Roger Blin, Jean-Marie Serreau et,*

*plus que Beckett (pourtant Godot le travaillait !) ou Ionesco, Arthur Adamov surtout, qu'il élut, fréquenta à Saint-Germain et en correspondance, qui l'impressionne aujourd'hui encore. Avant-garde qu'il défendit ensuite journalistiquement à Lausanne, où il prit sa part de la ferveur et des grandes rigolades des Faux-Nez, acteur sous la poigne fruste d'Apothéloz.*

*Bernard est devenu mon grand frère, perdu, retrouvé. Il m'a poussé dans la Compagnie de la Saint-Grégoire, où Jean Kiehl dirigeait les acteurs, surtout les amateurs – qu'il aimait d'amour/mépris –, d'époustouflante manière. Nous y avons joué tous les deux une belle pièce de Georges Schehadé, HISTOIRE DE VASCO, j'entends sa voix grave « qui répond aux corbeaux : couac... couac... couac... » alors que je joue ma première mort au théâtre. Et le grand frère m'a poussé vers l'école de ce qui n'était pas encore le Théâtre national de Strasbourg mais le Centre dramatique de l'Est, tentant de calmer la violente colère de mon père. J'y fus reçu, je partis pour l'Alsace. Pendant que j'y étais pour trois années contractuelles (sauf mise à la porte !), il tenta fraternellement, PAR TROIS FOIS, de m'en retirer. Parce qu'il avait inventé, quelques mois plus tard, avec un ancien de la même école, déserteur de l'armée française en Algérie, et à la barbe d'Apothéloz, LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DU THÉÂTRE POPULAIRE ET CULTUREL ROMAND, dans l'aristocrate et quelque peu réactionnaire encore ville de Neuchâtel. Il fallait le faire ! Une première fois, je refusai de le rejoindre pour poursuivre l'école sous la direction d'Hubert Gignoux et de ses camarades de décentralisation. Et lorsque le metteur en scène et directeur artistique du TPR s'en alla avec sa troupe, je refusai une deuxième fois. Mais, au troisième appel de Bernard, ayant terminé mes apprentissages d'acteur à Strasbourg, je revins à Neuchâtel pour y prendre la direction du TPR, et, de l'avis de la FOMH, sa dette de deux cent mille francs. Le premier*

*spectacle fut écrit par Bernard en collaboration avec les comédiens : LES MURS DE LA VILLE. La ville, les murs étaient peut-être ceux de Neuchâtel ?*

#### LE THÉÂTRE DANS LA CHAMBRE

*C'est grâce à Marie-Thérèse Bonadonna, l'hôtesse régénératrice du Club 44 à La Chaux-de-Fonds, que j'ai l'an dernier redécouvert le théâtre de Bernard, tout son théâtre et sa manière. Les auteurs étaient à l'honneur ainsi désormais chaque année et elle était l'organisatrice d'une soirée d'hommage à Bernard Liègme, au cinéma ABC. À l'ABC parce que Jean-Blaise Junod allait pouvoir y projeter dans de très bonnes conditions son film consacré au dramaturge Liègme. Je l'avais déjà vu, bien sûr, et ce devait être un plaisir de le revoir dans la concentration chaleureuse de cette fête. Ce fut davantage, et le déclenchement d'une profonde émotion.*

*Jean-Blaise était allé tourner chez Bernard, dans la petite maison, au pied du puissant viaduc qui enjambe les gorges de l'Areuse. Dans sa chambre, avec son lit, sa table, ses livres, guère d'ouverture sur l'extérieur. Jean-Blaise interroge, telle pièce, tel personnage, telle inspiration, la pipe de Bernard s'immobilise un instant, il feuillette la pièce, soudain lit. C'est la voix de Stavros, ce sont les voix d'Idoine et Gérutha, des Augustes, des Archivistes, celle de Tatzelwurm et celle de Paulo... Leurs voix qui sont toutes la sienne peuplent l'espace confiné de Bernard Liègme des récits de leurs vies, de leurs réflexions, de leurs interpellations et de leurs engueulades. Ils sont très vrais partageant tous la voix de leur maître ! Ils parlent, et, dit Bernard, « je ne fais que les écouter, sans idée préconçue, à la fin il y a une certaine structure qui s'est faite tout à fait inconsciemment, par les personnages eux-mêmes ; il me suffit de me jeter à l'eau et de suivre les personnages, car ils savent très bien où ils vont. »*

*Mais ce soir, dans le film, à l'ABC, c'est toujours Bernard qui parle, et sans qu'il fasse aucun effet on entend bien que tous ses personnages, dont il n'a fait que noter les histoires, sont lui-même, Bernard Liège. Toutes ces voix, là dans la chambre, de l'auteur, diseur, acteur, captées par Jean-Blaise et son preneur de son ! Et nous, les spectateurs du film, ce que nous voyons, c'est en acte, filmé, LE THÉÂTRE DANS LA CHAMBRE, DE BERNARD LIÈGE.*

*Il n'avait aucunement besoin de les inventer, ces pièces et leurs personnages, elles se sont jouées en lui, avec leurs acteurs, DANS SA CHAMBRE. Encore fallait-il que Jean-Blaise filme ces scènes dans la chambre pour qu'on en ait une preuve. Et l'édition n'est qu'une mémoire de ces instants.*

*Presque soudainement, à l'entrée du Siècle vingt et unième, on a pris conscience que LE THÉÂTRE ROMAND EXISTE, ENFIN. Ce n'est, soyons durs, que la clôture d'un rattrapage, longuement couvé, sur les voisins de France, de Suisse allemande, des autres au nord et au sud d'une Europe occidentale plus attentive aux questions culturelles. Dans tous les cantons, de nouveaux théâtres ont fleuri, même des théâtres de création, même des théâtres pour le jeune public, et même une HETSR. On y retrouve comme ailleurs cynisme et carriérisme, chez les pouvoirs publics méconnaissance et incompétence. Dans la lutte au couteau pour les bonnes places, les médias sont déterminants, il faut savoir y faire. Bien des artistes ont perdu toute idée de mission publique, tout est Économie et Compétition. Puissants et malins conservent leurs privilèges ; leurs manipulations coûtent cher aux démunis. La simple sincérité de l'engagement artistique n'a plus cours. Reste que le territoire n'est pas bien grand, et qu'on peut y voir chaque semaine un spectacle de belle facture et plein d'intérêt.*

Bernard Liège, dans la mêlée, reste serein, et considère avec joie les avancées franches et les moins tapageuses. Il connaît la musique et il sait que, pour toutes celles-là, en sortant quand même souvent de sa chambre, il a bien travaillé. Il fait le point : « Allant ici ou là voir les représentations de mes pièces, j'ai pu ressentir le plaisir qu'elles donnaient au public : j'y ai toujours mis de la tendresse, et toujours répété l'obsession de l'amour et de la justice. – Du fond de ma neurasthénie, mes couples se sont déchirés. Ça n'annule pas l'humour : "Voilà dix-neuf ans que je me bats pour faire de notre couple une institution solide, une nef capable de surmonter les tempêtes... Au départ ce n'était qu'un esquif, peu à peu c'est devenu... – Un tandem." »

Bernard ajoute : « J'aimerais bien qu'un jour des personnages se mettent à dire en moi autre chose que leur ratage et leur nostalgie. » On peut rêver ! D'entraîner le spectateur à la reconsidération de sa vie. En la voyant, en l'écoutant au théâtre, qu'il retrouve prise sur cette vie, fuie la routine, et imagine de s'engager à nouveau ! Le théâtre ébranlé, il doit reconforter.

Et si le « spectacle vivant » d'aujourd'hui le laisse parfois sceptique dans ses manifestations les plus provocantes, Bernard retrouve des plaisirs d'écriture, à la télévision romande, par exemple, où il signe scénario et dialogues de LA VIE À TROIS TEMPS pour Bernard Romy : « Ces films télévisés ont touché beaucoup de spectateurs qui s'y sont reconnus, eux ou les leurs, selon les trois âges : des grands-parents qui luttent pour eux ; des parents qui ont lutté pour que leur société change ; des jeunes qui luttent pour ouvrir la société sur la planète entière. »

Plus aventureux, le voici ACTEUR DE NOUVEAU, et au cinéma ! Dans le film de Dominique de Rivaz : Mein Name ist Bach, il tourne à Leipzig et Berlin, dans le rôle du serviteur de l'empereur Frédéric II.



*Saluons en ce pionnier romand l'artiste d'une œuvre considérable, qu'il a pris soin de présenter de façon si bien documentée, et donc si passionnante à lire et à consulter, dans cette impressionnante édition de son Théâtre I et II, et louons Philippe Morand et Bernard Campiche de leur nécessaire initiative.*

ET,

*pour mettre un terme à cette brassée de souvenirs, je veux dire ma tendresse et mon émerveillement pour le plus modeste, apparemment, de ses textes, mais aussi le plus exemplaire, SOLO, trente-deux petites pages. Il n'a pas été écrit « dans la chambre », mais dans la cuisine d'une maison villageoise d'Astano, au Tessin. Dans la lumière méridionale, et l'ombre fraîche, d'un seul élan, du 12 au 18 juillet 1976. Par amitié pour un acteur: « Une sorte de conducteur de poids lourd, comme on en rencontre rarement dans le monde du théâtre. J'appréciais la vivacité de son œil, son rire généreux, son langage volubile, sonore, imagé. Il jouait comme j'aime qu'on joue: avec le ventre autant qu'avec la tête, portant jusqu'au plus profond de lui-même le personnage dont il se chargeait. » – « Tu ne veux pas m'écrire un monologue ? » m'avait-il dit. J'écrivis SOLO pour lui. Sans nécessité de décor ou d'accessoires. Qu'il puisse partir seul sur les routes, comme un baladin, emportant le théâtre dans sa poche. »*

*Le théâtre de Liège est tout entier dans SOLO. La réalité crue, la véracité de l'histoire, l'esquisse nerveuse et précise des nombreux personnages par le seul Paulo, un rythme fabuleux de la langue, soutenu mais varié infiniment, le combat élémentaire pour la vie, brut et brutal, un tournoisement haletant des rebondissements, l'émotion qui sourd impa-  
rablement. Il y a ici une royauté du monologue, qui laisse si libre l'imagination des spectateurs.*

*Les fables les plus belles sont pourtant fragiles comme des bulles de savon : Bernard n'apprend ce soir au téléphone que peu de temps après vint la rupture fracassante avec l'acteur de SOLO. Mais quoi! les larmes n'ont jamais pu ternir la beauté du drame.*

CHARLES JORIS,  
février 2010